

## ROY, CHARLES, père (1810-1877)

ROY, Charles (1810-1877), laïc, agriculteur, père de nombreux missionnaires, né le 30 mai 1810 à L'Acadie, décédé le 13 octobre 1877 à Sabrevois. Il avait épousé Marie-Félicité Simard le 12 février 1833.



C'est Charles Roy qui est à l'origine de la Mission anglicane auprès des Canadiens français à partir de 1846 et qui, à ce titre, mérite notre attention<sup>1</sup>.

Charles Roy est né à L'Acadie le 30 mai 1810, fils aîné de Charles Roy et de Marie-Louise Cartier<sup>2</sup>. La famille habite une ferme dans ce village situé à une dizaine de kilomètres à l'est de Saint-Jean-sur-Richelieu et du manoir du seigneur Christie dont William McGinnis, apparenté, est l'intendant. Le seigneur possède en fait cinq seigneuries dans le Haut-Richelieu (Bleury, Sabrevois, Noyan sur la rive droite, Delery et Lacolle sur la rive gauche<sup>3</sup>).

Selon Robert Black, le régiment mercenaire De Meuron était installé à Saint-Jean-sur-Richelieu, prêt à intervenir en 1816 en cas de reprise des hostilités avec les États-Unis<sup>4</sup>. Un officier logea pour une nuit chez l'habitant comme cela se faisait alors. Voulant dédommager son hôte, qui ne lui réclamait rien, il offrit à la famille son propre Nouveau Testament, rédigé en français. Le cadeau fut bien reçu, mais il fut mis de côté, les parents ne sachant pas lire. Charles Roy fils qui était allé à l'école en eut connaissance et s'y intéressa.

Il épousa Félicité Simard, une fille de son village, en février 1833 et alla s'établir plus au sud sur une terre dans la seigneurie moins bien défrichée de Sabrevois. À l'occasion de son déménagement, Charles emporta chez lui le Nouveau Testament puis se mit à la lire avec un intérêt renouvelé.

---

<sup>1</sup> Nous suivons pour l'essentiel la version de Robert M. Black, p. 199-204, (voir sources), qui est le seul à détailler un peu les circonstances de sa conversion. On trouve un article très fouillé et largement illustré sur la mission anglicane : Herni E. Benoit, rector of L'Église du Rédempteur, « The Sabrevois Mission », *The Montreal Daily Witness*, 25 janvier 1902, p. 22-24, y compris la photo de famille ci-dessous.

<sup>2</sup> Celle-ci était la fille du major Constant Cartier, cousine de Georges-Étienne Cartier, l'homme politique loyal à la Couronne. Le fait qu'elle appartienne à cette famille respectable favorisera ultérieurement l'acceptation de la mission par l'évêque Mountain (p 199).

<sup>3</sup> Illustration dans *Des loups dans la bergerie*, Montréal, Fides, 2002, p. 64.

<sup>4</sup> L'anecdote connaît bien des variantes selon qu'on veut insister sur l'interdit de lire la Bible par le clergé, peu vraisemblable en 1812 ou 1816, la dévotion de la mère encore catholique qui écoute le clergé, l'intérêt du père pour fournir un contraste... mais qui, très probablement, ne sait pas lire ! L'épisode compte un ou deux officiers, on le situe en 1812, durant la guerre, après elle en 1816 comme le pense Black, d'autres veulent que Charles soit adolescent, adhésion adulte à la foi, et reporte l'épisode à 1825. Et les récits ne sont pas tous cohérents en plus ! Il faut donc retenir qu'il existe dans la famille un Nouveau Testament (plutôt qu'une Bible) reçu en cadeau.

Les rapports et les documents familiaux confirment que Charles était un homme droit, se donnant de la peine et se montrant industriel. Ces qualités le rapprochaient des valeurs prônées par le capitalisme tout comme par les protestants évangéliques de la région, notamment la famille McGinnis liée au seigneur Christie. Selon la tradition familiale, au moment de leur mariage, les Roy ne pouvaient même pas se payer des bougies, alors qu'en 1840, ils avaient largement défriché leur lot, déplacé quelque 2000 voyages de pierre, construit cinq granges pour y loger leur bétail et employaient déjà quatorze hommes. Modèle de censitaire, Roy s'acquittait régulièrement de ses obligations envers le seigneur et devint même un fournisseur de pierre pour les nombreux bâtiments que construisait McGinnis.

Par ailleurs, Charles Roy prônait sûrement la tempérance car, en 1839, il s'était uni à ses voisins protestants pour obtenir la fermeture d'une taverne clandestine créée par un Canadien français<sup>5</sup>.

Selon le témoignage d'un petit-fils, il semble que c'est 1841 que Charles Roy commença à prendre ses distances de l'Église catholique. Réaction négative possible aux retraites entreprises par M<sup>gr</sup> Bourget pour ranimer la ferveur des fidèles et les pousser à accepter une vision ultramontaine marquée. Alors que son épouse fait encore baptiser leurs enfants à l'église catholique, Charles Roy semble avoir cessé de fréquenter l'église dès 1841, la lecture de son Nouveau Testament lui montrant le décalage entre ce qu'il lisait et l'approche catholique du salut.

Vers 1843, Charles se rend à Montréal pour consulter Jean-Emmanuel Tanner, le premier pasteur rattaché à la Société missionnaire franco-canadienne, afin qu'il l'éclaire sur certains passages bibliques. Il y avait pourtant à proximité les gens de Grande-Ligne dont Louis Roussy et Henriette Feller, mais il semble qu'il ait préféré que les gens qu'il fréquente ne l'associent pas à ces évangélistes jugés un peu trop zélés. Sa démarche le mène pourtant tout droit vers le protestantisme.

Roy attire ensuite l'attention d'une personne originaire de l'île Jersey, dont nous ne connaissons pas le nom, probablement un aide bilingue du Major Christie. Ce Jerseyais lui donne une version française du Livre des prières anglican (*Book of Common Prayer*) largement utilisée dans les îles de la Manche et dont on s'était procuré de nombreux exemplaires à Montréal. Charles le compare à son Nouveau Testament, est particulièrement intéressé par les 39 articles, sommaire de l'orthodoxie anglicane de l'époque. C'est ainsi qu'indépendamment de toute pression extérieure (selon la version unanime de sa famille), Charles Roy décide au cours de l'année 1845 qu'il ne peut faire autrement que de se rattacher à l'Église anglicane.

En fait, ses relations « d'affaires » le poussaient aussi dans cette voie. L'agent du seigneur était l'anglican William McGinnis, le marchand général local était un colonel à l'esprit évangélique appelé Thomas Jones, et d'autres liens le rapprochaient des

---

<sup>5</sup> Il s'agit en fait d'Eloi Roy (pas un parent direct) qui sera agent de la Mission de la Grande-Ligne quelques années plus tard !

capitalistes autant que des gens du Réveil. Sa nouvelle allégeance aurait pu lui nuire, mais l'évêque Mountain avait accepté que Charles Roy, au moment de son adhésion à l'Église d'Angleterre en juillet 1846, puisse expliquer publiquement les raisons qui l'avaient mené à abjurer la foi catholique. Ce choix ne le brouilla pas avec ses voisins et ses amis qui continuèrent de le voir et, au besoin, de discuter avec lui de sa nouvelle orientation.

De cinq qu'il était, dont son épouse qui l'avait suivi peu après sa conversion, le petit groupe des membres anglicans francophones passa à treize. Black note que les alliances ont pu faciliter les choses (comme d'ailleurs pour Lapelletrie à Saint-Jean de Montréal à la même époque). Augustin Choinière administre le pont à péage sur le Richelieu appartenant à Robert Jones et il a comme épouse une Américaine nommée Almira Jane Cyr ; le frère cette dernière, Julien, avait épousé Céleste Masseau. Nicolas Masseau travaillait pour Charles Roy et fournissait des pierres à William McGinnis, tandis que ses frères Narcisse et François logeaient l'instituteur protestant à Christieville. De plus, Eson et Joseph Patenaude, des convertis de Grande-Ligne, logeaient dans la région. Un beau-frère de Joseph habitait chez les Roy. Des servantes travaillent chez les Jones.

Il faut savoir que la seigneurie de Sabrevois comptait beaucoup de colons anglophones et qu'il n'y avait pas là de paroisse catholique, laquelle ne pourra se constituer qu'une génération plus tard. Catholiques et protestants devaient donc fréquenter l'église à Christieville (Iberville) par la force des choses. L'évêque Mountain limitait son action à la seigneurie de Sabrevois, car, dans le fond, il ne s'agissait pour lui que d'une paroisse bilingue, différente des autres en cela seulement.

Afin de répondre aux besoins des francophones, les anglicans s'assurent de la présence du missionnaire Daniel Gavin (voir sa biographie) et finalement ils l'ordonnent en 1848 pour s'occuper de son petit troupeau, ce que les autres ministres anglicans ne pouvaient pas faire convenablement dans la langue française. On érigea l'église du Messie à Sabrevois, inaugurée en 1850. Elle rejoint peut-être alors une trentaine de convertis et leurs enfants (p. 224 de Black). Ce n'est plus tard en 1854 qu'on envisagera la possibilité d'une expansion du travail missionnaire anglican à d'autres régions.

L'évêque Mountain est remplacé dans le diocèse de Montréal par son premier évêque propre, Francis Fulford (1850-1868). Il a maille à partir avec la Société missionnaire appelée Colonial Church and School Society (CCSS). Elle avait été constituée en 1851 par la fusion de la Newfoundland School Society et de la Colonial Church Society. Elle voyait son rôle comme complémentaire à celui de la Church Missionary Society. La CCSS visaient essentiellement à soutenir le travail missionnaire auprès des communautés anglophones. La CCSS tenait à garder le contrôle sur les nominations et le retrait de ses membres. Ce faisant, elle entraînait en conflit avec le nouvel évêque Fulford qui, lui, dans sa conception de sa fonction hiérarchique, jugeait qu'il lui appartenait de nommer ou de déplacer les missionnaires sous sa juridiction. Il y aura un bras de fer qui durera deux ans avant qu'on ne trouve un compromis. Cela concerne aussi Charles Roy.

En réaction à la controverse qui opposait Fulford à la CCSS, les missionnaires de la vallée du Richelieu constituèrent la St. John and Christieville Branch Bible Society, affiliée à la Montreal Auxiliary Bible Society. Elle était formée aux deux tiers par les anglicans et au tiers par les gens de Grande-Ligne. Ainsi, Robert Jones est président, Charles Bancroft de Saint-Jean est secrétaire et R. B et William McGinnis agissent comme vice-présidents ; les autres membres sont : Daniel Gavin et Charles Roy chez les anglicans, Louis Roussy et Léon Normandeau chez ceux de Grande-Ligne.

Charles se retire cependant en 1852 pour se consacrer à sa ferme et à sa famille, mais continue évidemment à être un membre éminent de l'église de Sabrevois et à soutenir l'évangélisation. Nous ne pouvons vérifier sa mobilité exactement, peut-être est-il toujours resté au même endroit, seules les désignations changeant selon les documents. Il s'établira possiblement dès les années 1860 à Saint-Georges d'Henryville<sup>6</sup>, dix kilomètres plus au sud. Il décédera cependant à Sabrevois le 30 octobre 1887.

Sa famille est importante : Charles et Félicité Roy ont eut quinze enfants, dix garçons et cinq filles. Trois de leurs fils : Édouard, Josias et Jean sont devenus pasteurs (voir photo de famille à la fin). Au début du siècle, Dora, la fille d'Édouard, se distingue comme colporteuse-évangéliste. Dominique Vogt-Raguy, cite un biographe de la famille qui estime que « trois fils, deux gendres (il s'agit de James Taylor et de Benjamin-Papineau Lewis) et huit petits-enfants sont devenus pasteurs : douze chez les anglicans et le treizième chez les méthodistes<sup>7</sup> ».

Sa conversion et son implication chez les anglicans avaient obligé cette confession à s'engager finalement dans l'évangélisation des Canadiens français, ce qui n'était guère envisagé au départ. Jean Roy explorera les quartiers ouvriers de Montréal et y favorisera le transfert du Collège de Sabrevois, ainsi plus proche de sa clientèle, et les anglicans érigeront tout à côté l'église du Rédempteur.

25 juillet 2018

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Black, Robert M., « A Crippled Crusade: Anglican Missions to French Canadian Roman Catholics in Lower Canada, 1835 to 1868 », thèse de THD, U. of Toronto, 1989, 452 p., spécialement 198-225.

Cooper, John Irwin, *The Blessed Communion – The origins and history of the Diocese of Montreal, 1760-1960*, Montreal, The Archives' Committee of the Diocese of Montreal, ch. V, « Sabrevois », p. 50-64.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, p. 236-244.

---

<sup>6</sup> Le contexte économique change radicalement au cours de ces années. La suppression des droits de douanes en 1846 a permis l'obtention du gouvernement responsable. La volonté de modernisation des transactions immobilières a conduit à la suppression du régime seigneurial en 1854. Entre autres.

<sup>7</sup> F. Griffin, « An amazing family Roy », cité dans Dominique Vogt-Raguy, « Les commuanutés... », p. 477 où on trouve aussi la photo de famille parue dans *The Montreal Daily Witness*, le 20 janvier 1902.

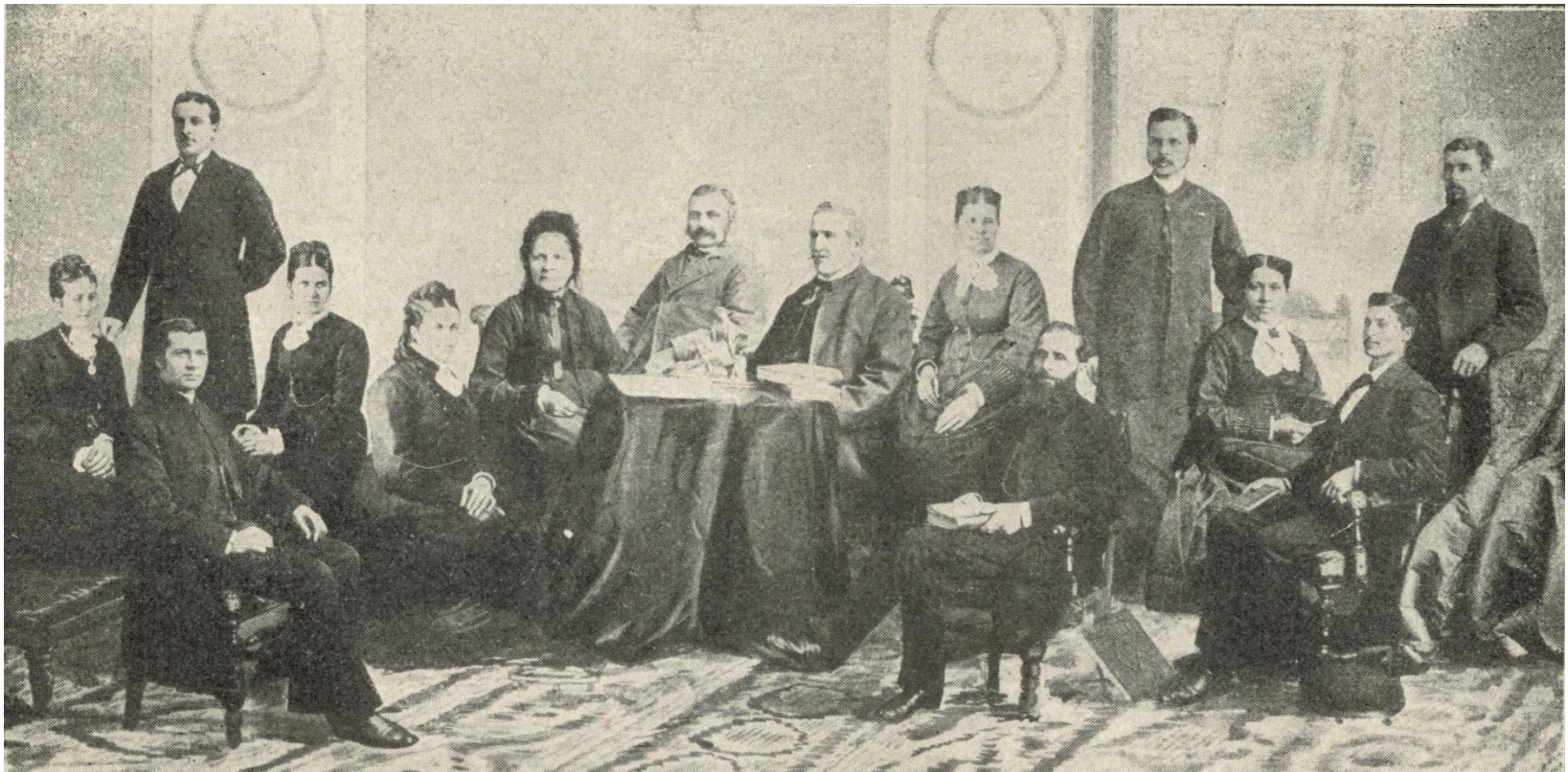
Lalonde, Jean-Louis, *Des loups dans la bergerie : les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Montréal, Fides, 2002, 451 p., sp. p. 64. et 131.

Rowe, T. D., « Anglican Mission to the French Canadians in the Diocese of Montreal », mémoire (BD), U. McGill, Montréal, 1952, 62 p. , ici p. 25-45.

Vaudry, Richard W., « The Colonial Church and School Society and the Early Years of the Sabrevois Mission, 1850-1884 », dans Jason Zuidema (éd.), *French-Speaking Protestants in Canada, Historical Essays*, Boston, Brill, 2011, p. 49-78.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Sp. 477.

Famille Roy dans *The Montreal Daily Witness*, Saturday, January 25, 1902



Josias Jesse (assis), pasteur

Félicité

Charles Roy (derrière)

Edouard (pasteur)

Jean (debout) (pasteur)